

Poésie 2010

TERRE

SOCIÉTÉ GENEVOISE DES ÉCRIVAINS

TERRE

TERRE

Parmi les quatre éléments chers à la cosmologie occidentale, la terre paraît, à tort sans doute, comme le moins poétique. Et pourtant, dans toutes les langues, les poètes ont su reconnaître les fragrances de la terre. D'Omar Khayyâm à Mahmoud Darwich, d'Hölderlin à Victor Hugo, de Lorca comme de Césaire à René Char ou Paul Eluard, tous l'ont, à leur façon célébrée. Aussi variés que soient les paysages, aussi bariolés que puissent être les sentiments, nul ne saurait ignorer la terre, d'où il vient, où il vit, avant d'y retourner.

La terre s'exprime dans les pages que vous allez lire avec force et finesse. Pour la goûter, il faut la savourer comme ces vieux whiskies d'Ecosse, dont la saveur de tourbe, qui reste dans l'arrière-gorge, rappelle l'odeur de la lande et des marais.

Pour les humains, la terre forme un socle, certes altérable, car l'on ne saurait oublier qu'à côté des masses de granit ou du marbre dans le quel certains aiment à graver leur vers, les sables mouvants, les laves éruptives, les marais salants offrent une instabilité semblable à la vie.

Ici, un Jean-Georges Lossier, un Marcel Raymond ont su évoquer ces substances minérales comme le sel et la cendre qui donnent du corps à l'existence. Puissiez-vous apprécier ces poèmes inspirés par la terre, avec leurs blessures secrètes et leurs évidentes largesses.

Poésie 2010

Poètes d'ailleurs

*Terre sèche,
terre quiète
aux nuits
immenses.*

*(vent dans l'olivette,
vent dans la montagne)
Terre
vieille,
chaleil
et douleur.
Terre
aux profondes citernes.
Terre
où la mort est sans yeux,
où volent des flèches.*

*Vent par les chemins.
Brise dans les peupliers.*

*Les soupirs du malheur désolaient la sève
Les émissaires de la mort pullulaient et nourrissaient les cimetières*

*Le père à cheval contemplait
 les plantations, les enfants
 les colères des rivières et du vent
 la santé des rochers grimaçants
Mais les signes de la terre n'annonçaient pas l'abondance
Et le ciel ne s'adressait qu'aux initiés*

*Qu'elle est loin, pensait le père, cette Afrique
 volubile et tumultueuse
Là-bas les dieux daignaient s'incarner
A nos cérémonies, de leur souffle,
 ils brûlaient les gîtes de la mort
Ils acquiesçaient à nos prières
Et le tyran s'agenouillait
 Dieux d'eau et d'amour
 Dieux du vent et du feu
 Dieux des luminaires
Tous chantaient dans cette Afrique où même les chacals
 avaient un jour de fête*

*Maintenant, sur cette terre, le bras d'un père est armé
 pour abattre un autre père*

*O terre de massacre
Le sang coule chaque jour.*

*O la vie triste des villes
L'homme ne connaît plus son nom
Il apporte aux cérémonies du sang d'homme*

*O pays où le matin se couche comme le soleil à son midi,
 surpris par un cyclone*

*Lourde de poires jeunes,
Et pleine de roses sauvages
La terre est penchée sur le lac,
Et vous, cygnes charmants,
Enivrés de baisers,
Vous trempez votre tête
Dans l'eau sobre et sacrée*

La terre nous est étroite

La terre nous est étroite. Elle nous accule dans le dernier défilé et nous nous dévêtons de nos membres pour passer.

Et la terre nous pressure. Que ne sommes-nous son blé, pour mourir et ressusciter. Que n'est-elle notre mère

Pour compatir avec nous. Que ne sommes-nous les images des rochers que notre rêve portera,

Miroirs. Nous avons vu les visages de ceux que le dernier parmi nous tuera dans la dernière défense de l'âme.

Nous avons pleuré la fête de leurs enfants et nous avons vu les visages de ceux qui précipiteront nos enfants

Par les fenêtres de cet espace dernier, miroirs polis par notre étoile.

Où irons-nous, après l'ultime frontière? Où partent les oiseaux, après le dernier Ciel? Où s'endorment les plantes, après le dernier vent? Nous écrirons nos noms avec la vapeur

Carmine, nous trancherons la main au chant afin que notre chair le complète.

Ici, nous mourrons. Ici, dans le dernier défilé. Ici ou ici, et un olivier montera de Notre sang.

Samedi encore

*Je suis quelque part sur la terre
En train de te parler vivant ;
Au temps des larmes, la pensée coule.
L'air est-il possible ?
Au milieu de l'exode : la musique, le ciel, les objets.
Je m'imagine malade,
Brûlant d'amour dans le réel le plus parfait.*

Ta terre

*Ta terre gît là-bas sur l'autre rive.
Et jamais tes yeux ne la reverront.*

*Ta terre – on te dira – est faite de poussière,
Ainsi que toutes les patries du monde.
Mais non. Ta terre est la formule
Archi-complète de ton être. C'est
Toi. Toi qui es resté là-bas sur l'autre rive.
Jamais tu ne te reverras.
Et ne te voyant pas, tu ne sauras rien dire.
Et qui ne dit plus rien ressemble à une flamme morte.*

*Pourquoi ne retournes tu pas à ta terre, à toi-même ?
Tu rajeunirais en âge et en lune.
Ou bien tu mourrais en toi-même,
Sur ta terre, en ton moi, non dans quelqu'un
D'étranger à ton paysage, à ta conscience.
S'il est grave de mourir en terre étrangère
C'est que tu meurs dans quelqu'un d'autre, et non en toi.
Tu mourras prêté à un autre.
Et nul ne comprendra tes dernières paroles
Même si ciel, mort, amour, vie
Se disent ciel, mort, amour vie,
Sur cette terre o`tu expires.
Ta marraine de guerre n'est pas ta mère,
Et si mourir signifie revenir au sein,
Le sein o`tu reviens n'est pas le tien.
Pourquoi ne retournes-tu pas à la terre, à toi-même ?
On te dira que la terre n'est déjà plus à toi ;
Que te jugeant indigne, elle t'a chassé, elle t'a renié.*

José Moreno Villa

LXXX

*Voici la saison où la terre se décore sous les brises du printemps
Et laisse s'ouvrir des yeux, pleins d'espoir de la pluie.
Les mains de Moïse semblent argenter les jeunes branches,
Le souffle de Jésus s'exhale de la terre.*

*Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ.
Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant ;
Elle offre un lit de mousse au pâtre ;
Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
Comme des sœurs autour de l'âtre.*

De la Bombe

*Touchez la terre avant qu'elle s'effrite.
Courez boire à la source avant qu'on l'empoisonne, vous
baigner dans la mer avant qu'elle soit infestée. Mais surtout
regardez vos enfants jouer avant qu'ils tombent en langueur,
avant que leur sang tourne, avant qu'ils brûlent à petit feu.
Vous avez peur qu'ils se mouillent
les pieds, pauvres petits !
Vous avez peur qu'ils prennent froid. Vous avez peur
qu'ils manquent leur examen, pauvres enfants ! Mais des
plaies savantes que leur préparent les chipoteurs d'atomes,
Vous n'avez nul souci, n'est-ce pas ?*

Lanza del Vasto

Terre morte de soif (extrait)

*Étouffement : les vents s'arrêtent,
ouvrent leurs chaudes bouches d'asphyxie,
cherchent un souffle, griffent la terre,
la défrichent, la grattent, se redressent,
s'effondrent vaincus par un sopor minéral.
ils roulent dans un abîme immobile
et parmi les blocs solides de l'ombre
scintillent des torrents de pierres,
des plantes d'os et des coteaux pelés.*

*Paysage de cendre, décharné,
monde désert, lunaire, consommé,
couvert de croûtes, de décombres, de déchets,
de cicatrices, de vestiges, de tranchées,
de blanches teignent, de rampantes lèpres,
ossuaires qui affleurent éblouissants,
os immense de vive sécheresse
qu'une vorace lumière de gypse
corrode parmi les trous d'ombre.*

*J'offrirai à la vie
Le premier bruissement des arbres
Du matin
Et le lent mouvement
Des hanches de la terre*

*Et la terre craquera
Comme un navire de haute mer
Pour libérer la proue
Du temps*

Jean-Pierre Spilmont

Terre d'ébène (extrait)

Nous sommes sur la grande voie qui mène au Niger. Elle est fréquentée. Pourquoi ces longs voyages ? Pour tout et pour rien ! A ce grand-là, on a volé sa vache ; il va conter son malheur au commandant. Trois jours de route. Le commandant lui donnera un papier avec le tampon,

Il regagnera son village. Puis le volé reprendra la route en compagnie du voleur, tous deux marchant l'un derrière l'autre, sans amertume, vers la justice des Blancs.

Ceux-là sont des émigrants. La terre, chez eux, était épuisée. Ils vont vers une nouvelle terre. En arrivant, ils lui feront un sacrifice, la suppliant de vouloir bien les recevoir. Si le poulet égorgé tombe les pattes en l'air, la terre aura répondu : non. Ils remarcheront.

*Moins une séparation, une délimitation, que ce lieu de courbure infinie
Où se trafique l'échange des rêveries – celles de la terre et celles du ciel.*

*Circulant, je crois la terre mienne
Et les vastes horizons sont à ma portée,
Si en un lieu je m'établis, ses gens deviennent ma famille.
Où que je sois, le pays est mon pays*

*Il m'arrive de m'égarer, mais bien que je haisse l'égarement
Je refuse de dire : « Où est le chemin ? »
Par orgueil je refuse de m'adresser à un guide
De crainte que ma bouche ne laisse échapper la question*

*Tu te lèves l'eau se déplie
Tu te couches l'eau s'épanouit*

*Tu es l'eau détournée de ses abîmes
Tu es la terre qui prend racine
Et sur laquelle tout s'établit*

MES JEUNES GENS NE TRAVAILLERONT JAMAIS.

Les hommes qui travaillent ne peuvent rêver ; et la sagesse nous vient par les rêves.

Vous me demandez de labourer la terre. Dois-je prendre un couteau et déchirer le sein de ma mère ? Alors, quand je mourrai, elle ne voudra pas me prendre dans son sein pour que j'y repose.

VOUS ME DEMANDEZ de creuser pour trouver de la pierre. Dois-je creuser sous sa peau pour m'emparer de ses os ? Alors, quand je mourrai, je ne pourrai plus entrer dans son corps pour renaître.

VOUS ME DEMANDEZ de couper l'herbe, d'en faire du foin, de le vendre pour être aussi riche que les hommes blancs. Mais comment oserais-je couper les cheveux de ma mère ?

Le ciel bâille d'absence noire (extrait)

*et voici passer
vagabondage sans nom
vers les sûres nécropoles du couchant
les soleils, les pluies, les galaxies
fondus en fraternel magma
et la terre, oubliée la morgue des orages,
qui dans son roulis ourle des déchirures
perdue, patiente, debout
durcifiant sauvagement l'invisible falun,
s'éteignit*

*Et la mer fait à la terre un collier de silence,
la mer humant la paix sacrificielle
où s'enchevêtrent nos rôles, immobile avec
d'étranges perles et de muets mûrissements
d'abysse,*

*La terre fait à la mer un bombement de silence
dans le silence*

*Et voici la terre seule,
sans tremblement et sans trémusement
sans fouaillage de racine
et sans perforation d'insecte*

Aimé Césaire

La terre feule les nuits de pariade. Un complot de branches mortes n'y pourrait tenir

Si les pommes de terre ne se reproduisent plus dans la terre, sur cette terre nous danserons. C'est notre droit et notre frivolité.

Une terre qui était belle a commencé son agonie, sous le regard de ses sœurs voltigeantes, en présence de ses fils insensés.

René Char

*A sept lunes de paix
succède une lune de guerre ;
à une lune de joie
sept lunes de tristesse.
quand viendra-t-il le soleil ouvrier
se lever sur la terre ?*

Noces (extrait)

Maintenant, les arbres s'étaient peuplés d'oiseaux. La terre soupirait lentement avant d'entrer dans l'ombre. Tout à l'heure, avec la première étoile, la nuit tombera sur la scène du monde. Les dieux éclatants du jour retourneront à leur mort quotidienne. Mais d'autres dieux viendront. Et pour être plus sombres, leurs faces ravagées seront nées cependant dans le cœur de la terre.

A présent du moins, l'incessante éclosion des vagues sur le sable me parvenait à travers tout un espace où dansait un pollen doré. Mer, campagne, silence, parfums de cette terre, je m'emplissais d'une vie odorante et je mordais dans le fruit déjà doré du monde, bouleversé de sentir son jus sucré et fort couler le long de mes lèvres. Non, ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour. Amour que je n'avais pas la faiblesse de revendiquer pour moi seul, conscient et orgueilleux de le partager avec toute une race, née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse, qui puise sa grandeur dans sa simplicité et, debout sur les plages, adresse son sourire complice au sourire éclatant de ses ciels.

Poésie 2010

Poètes d'ici

*Terre de neige allongée dans l'air bleu
Terre de sang
si fragile*

*Ecureuil à l'étroit gosier montant autour des branches
aussitôt disparu*

*Pinson tournant et retournant du bec un brin d'écorce noire
mais il s'est envolé*

*Légère entaille de mon pas dans le bloc du silence
mais elle s'est effacée*

*Son visage éclairé au pur cristal d'un autre hiver
mais elle est morte*

*Cependant je suis là
promu par l'espoir
porté par l'absence*

*ce qui compte au premier chef : l'élimination,
élagation, tri sec : tenter d'obtenir le pur
noyau, larme de lave céleste incrustée
dans la terre*

Charles Mouchet

*Dans la blancheur d'un orage
La face divine grandit,
La faux de glace écorche les racines
Les mers se soulèvent sur l'horizon*

*Puis la lumière ouvre le front de la terre.
Traversant l'étendue à la suite du vent
J'avance dans la masse éclatée des montagnes
Vers le brasier très haut sur l'autre rive.*

Jean-Georges Lossier

Terres d'Avila (fragment)

A Albert Yersin

Point corail et argent, l'oiseau s'est envolé au-dessus des épis. Le ciel est un brasier, l'horizon se dilate.

Au bord de la route, des champs, des landes de bruyères. Trois roulottes ouvertes. Leurs habitants en haillons allument un feu sous une marmite éculée. Leur peau cuite et recuite se confond avec la terre safran.

Ils campent un moment sur un sol qui n'est à personne : pauvre et pur ; la route fume.

Midi vient de souffler ; son incendie partout racornit les ombres. Sous la lumière verticale les taureaux restent debout, immobiles dans les parcs.

Sur l'immense plateau dépouillé, chair à vif de quelque pachyderme, on distingue au loin un mulet qui fait tourner la roue d'un moulin. Pendant des heures et des heures, il avance en sueur toujours dans le même cercle infernal.

Ici et là des puits. Des hommes portent sur leur dos des faux aux lames étincelantes. Ils passent, chaussés d'espadrilles noires ; un chapeau de paille jaune aux larges bords cache leur front : humbles serviteurs des grands domaines castillans, ceux qui depuis des générations vont se louer d'une ferme à l'autre. Ils ne possèdent sur cette terre que leurs pantalons, leurs vestes trouées, leurs chemises, leurs espadrilles, leurs gourdes.

Tout le long du jour, le dos plié entre les épis ou bien les pieds rivés à la glaise dure. Les sources du ciel, les averses du soleil sont venues buriner leurs joues à la peau tirée, couleur de vieux jambon contre l'ossature saillante.

Comme les oiseaux, les chiens vagabonds, ils n'ont que les tanières qu'ils découvrent à travers leurs courses passagères.

On les rencontre parfois dans certaines gares perdues, au crépuscule. Là, assis sur un banc, ils se roulent des cigarettes en attendant un train.

Claude Aubert

Le paysan

*Son visage était couleur de pierre
Son cheval était couleur de terre
Et le paysan sur son champ
Frappait sa pelle comme un appel
Souviens-toi
Des hirondelles de cendre
Des carrés de maïs dans un bref soleil
Souviens-toi
Son visage était couleur de pierre
Et son cheval couleur de terre
Mais son amour était vert luzerne
Et tranquille comme l'été*

*Moi qui me réfugiais
de maison en maison
moi qui fuyais
le feu, la terre, l'eau
moi qui revenais
comme un vent de panique
aux lieux de mon enfance
de ma vigueur, de mon bonheur
moi qui errais parmi les objets
quand la vie s'était retirée
moi qui recueillais les épaves
moi qui m'égarais dans le temps
entre mille visages*

*Seigneur, quand je serai mort
et fiché dans la terre
m'habiterai-je enfin ?*

*Quand nous sommes descendus
sur le sentier noir
vous n'avez donc pas vu
que j'étais égaré
et que je vous perdais
que j'étais du démon
que j'ai reçu le don du feu
et que j'allais brûler vos âmes ?*

Terre de passage

*Tourment de l'être
Dont les racines
Brûlent attachées à
La source natale*

*Ô ancêtre fort
Humain et vrai
Revis dans les
Veines de l'homme*

*Les grandes terres
Parleront au poète
Qui chantera la
Joie de vivre*

*J'écouterai les voix
Des dieux futurs
Je marcherai sur
Le chemin cœur*

*Autour de moi
la nuit s'arrête dans les gares
comme si elle écoutait
tous les noms de la terre*

*dans une tasse de café
je hume ce qui est loin,
je signe les stations
les ports en partance*

*vers l'autre effacé accompagner
d'un geste ses adieux
à l'heure des trains pour l'indéfini.*

Chants d'Exil

*Ô Sirocco souffle à loisir
tu portes l'haleine de la terre natale
des grains de sable
une poussière qui exhale
l'encens et l'oliban
mais chargée aussi
de péchés et de crimes
de blessures saignantes
d'éclairs et de tonnerre
qui n'appartiennent à aucune saison
des yeux exorbités
des visages blêmes
des larmes figées
qui ne s'écoulent
ni ne s'apaisent*

Mohammed Abu-Rub

*De quelle absence absente
Quand tu voyages au centre de la terre
Quand tu t'en vas
Plus loin que le reflux
Dans ce pays de sel où la mer se retire
Quand le blé de ton rire
N'est plus qu'aire brûlée
Où je sais bien quels feux ont moissonné
Toi plus présente
Aux profondeurs de l'été
Qu'une route qui court sous la mer*

Requiem

*La terre nous a nourris
Tout le temps d'une vie*

*La terre nous a repris
La source de cette vie
La mère de nos souvenirs*

*De la naissance
A l'ultime souffrance de la séparation
Nous ne pouvons offrir
Que les sanglots de notre merci
La déchirure de notre cri*

Ronald Fornerod

I

*Immobile dans les dunes Le ciel planté dans ses yeux et ce rien de la terre
Un tremblement à peine au bout des doigts et ce rien de la terre où il
cherche un nom À peine ce tremblement à la courbe des doigts
Pas de chemin dans le sable et la lumière écaille le rouge de la terre
Là-bas la colline ce rien de la terre qui dit le bois et ce tremblement de la
main sur le manche
Le sable s'accroche à ses yeux et le silence enroule l'homme
Le jour dans le désert*

Terre tendre

*Ciel de dentelles noires
Sur la plaine
De plomb
Cheval
Galop muet
Qui déchire la soie du soir
Ma peau cherche
Ta main
L'orage tisse sa toile
Je me dissous
En toi
Terre tendre sous la langue*

Jean-Noël Cuénod

Terre

*Simplement qu'elle existe, la terre, et je me sens joyeux. La
vieille amie féroce et tendre, la porteuse d'eau claire
et de deuils et de fruits, et qui se fait à mesure que je
vieillis plus lourde et plus légère, affreusement secrète
et qui s'étend l'après-midi d'automne, comme une
chienne-mère – et rougit*

Georges Haldas

PRIX de POÉSIE 2010

Poésie incarnée

La poésie peut être un souffle, un esprit, un silence une fragilité une sensualité ou une jambe cassée, un cancer, un orgasme, une perte avérée.

Pour Vesna Cvjetanovic, la poésie c'est du vent, un voyage dans un verger, c'est un pré et puis des saisons. C'est la course d'un soleil, la sortie des sentiers battus et l'entrée dans les bois, c'est d'abord une aventure et un risque. C'est le fait de coller l'oreille à l'écorce de troncs râpeux ; doubler un duvet givré gratter une graine gelée, c'est un bourdonnement ou une brûlure, un amour qui se dit murmuré entre le cœur et les poumons, sur l'extrême bout de la langue. C'est enfin une petite musique sensuelle, une ritournelle presque et l'attente paradoxale d'un jour plein.

Pour Laurent Dominique Fontana, la poésie, c'est un contact une caresse, un corps à corps, un moulage une sculpture, une empreinte. C'est un frisson, mais surtout une odeur, un parfum. Comme le peintre ne peint pas par ajout de couleurs, mais par soustraction, car il peint une toile déjà noire, noire des choses qui ont été peintes avant lui, Laurent Dominique Fontana écrit lui en sculptant et il sculpte en humain, par soustractions encore de parfums retirés du monde, comme aspirés.

Il écrit avec les parfums qu'il retire du monde et les transforme en visions sur la peau, de cette peau comme espace entre le dehors et le dedans qui pour lui est une cloison de contact. De cette peau qui est ce lien entre lui et son autre, entre lui et le monde.

On croit parfois que la poésie est faite de mots, mais non. Elle est faite et défaite de corps et d'êtres, d'histoire et de vies. Je souhaite rendre hommage à Vesna Cvjetanovic et Laurent Dominique Fontana pour l'avoir pleinement compris, avoir fait don d'eux-mêmes au-delà même de l'expression.

La Ronde de la terre

Automne chuchotant, terre somnolente.

*Sortir des sentiers battus.
S'enfoncer dans ce petit sous-bois bleuté
ombragé par le vol des nuages bas
et ramoné par un vent tranchant.*

*Coller l'oreille à l'écorce
des troncs râpeux
à l'affût de la sombre musique
qui jaillira de la profondeur de la terre
pour se mélanger à la sève des arbres
et les dévorer du dedans.*

Hiver pétrifié, terre dépeuplée.

*Aile cassée,
graine gelée,
neige froissée.*

*Cierges d'église,
pas feutrés,
cœur crevassé.*

*Duvet givré,
flocons brisés,
blanc molletonné.*

Printemps pétillant, terre bouillonnante.

*L'herbe tendre chatouille nos pieds nus
la lumière glisse une caresse
sur nos yeux émerveillés
d'y voir enfin clair.*

*Notre cœur s'enivre
de tons pastels et
de friandises enfantines.*

*La tête bourdonne
de mille promesses.*

Été assoiffé, terre affolée.

*Brûlure saignante,
galets coupants,
esprit en déroute.*

*L'ombre m'habille,
me désaltère.
J'attends la nuit.*

Terre

*Me
coucher sur toi
sur ta tiédeur généreuse et complice*

*tendre
est ta matière*

*odorante
ta peau*

tu es tout

*l'offrande infinie de ton corps
de tes courbes
de tes escarpements
de tes failles
la volupté de tes zones d'ombre
mousses humides*

source

*où
j'apaise une soif
qui n'a pas de fin*

*en toi,
l'intensité de toutes mes rêveries
de tous les songes*

*félicité,
ton accueil
une attente
refuge de mes doutes, de mes incertitudes
j'aime ton odeur multiple*

*la richesse de tes espaces, ceux que je sens, que je perçois
ceux que j'imagine
ou que j'invente*

*comme il est doux
à mon corps à mon cœur
de te savoir*

tant de fois me suis-je plongé en toi

*secrète complicité
mon corps étendu sur le tien
sous les feuillages*

*que tu es belle sous la lune
quand la brise fraîche du matin te couvre de rosée
quand le vent de juin
a tendu ta peau sous sa chaleur
et griffé tes courbes de petites craquelures
quand les orages d'août ont mûri ton univers de vie
(le sang coulait sous les herbes)
et semblent t'offrir
à moi,*

*libre tendre douce, oh combien douce,
dans une opulence
un épanouissement
une plénitude exquise*

*j'aime te gravir
escalader tes monts
plonger dans tes gorges
boire à tes sources
me fondre en toi
disparaître dans l'oubli que tu offres
à qui sait te reconnaître
te découvrir*

*combien de fois me suis-je baigné dans le bleu de tes lacs
dans ce miroir du ciel où tous les possibles étaient là
alors
l'infini me gagnait
dans une sorte d'extase*

*parfois
quand l'âme ou le coeur se faisaient
plus incertains
plus indécis
tes eaux devenaient grises, couleur d'étain, quelques fois
obscurcs et sombres comme le plomb
quand
le soir tombe
et que la nuit s'approche,
j'ai peur parfois de ne plus te voir
te toucher
te sentir
t'êtreindre
je te sais pourtant
là
présence infinie
paisible
sereine*

*que ferais-je
sans toi
ma terre*

Laurent Dominique Fontana

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Bernard Lescaze	p. 1
Poètes d'ailleurs	p. 3
Camus Albert, <i>Noces</i> , Ed. Gallimard,, Paris	p. 24
Césaire Aimé, <i>Les Armes miraculeuse</i> , NRF, Gallimard	p. 21
Char René, Gallimard, Seghers, GLM	p. 22
Combet Claude-Louis, José Corti	p. 17
Darwich Mahmoud, <i>La terre nous est étroite et autres poèmes</i>	p. 8
Eluard Paul, Poésie Gallimard, 1926	p. 19
Garcia Lorca Federico, <i>Poésies 1921-1927</i> , E. Poésie Gallimard, Paris	p. 5
Herrera Petere José, <i>Arbre sans terre</i> , Gallimard, 1950	p. 23
Hölderlin Friedrich, Anthologie trilingue allemande, Gallimard	p. 7
Hugo Victor, Ed. Fasquelle, 1929	p. 12
Khayyam Omar, Ed. Allia, Paris, 2008	p. 11
Lanza del Vasto, <i>Les plus beaux poèmes pour la PAIX</i> , Le Cherche midi	p. 13
Liscano Juan, <i>Poèmes</i> , Autour du monde, Pierre Seghers	p. 14
Londres Albert, <i>Terre d'Ebène</i> , Ed. Le Serpent à Plumes, Paris	p. 16
Metellus Jean, <i>L'Afrique noire en poésie</i> , Gallimard	p. 6
Roy André, <i>Les Herbes Rouges</i> , Canada	p. 9
Safi ad- Din al-Hilli, Ed. Le Divan de la Poésie arabe, Poésie Gallimard	p. 18
Smohalla, indien nez percé, <i>Paroles indiennes</i> , Albin Michel	p. 20
Spilmont Jean-Pierre, Dans Jean-Luc Favre, <i>Le Chemin de ronde</i> , J.P. Huguet ed	p. 15
Villa José Moreno, <i>Romancero de la Résistance espagnole</i> , FM Petite collection Maspero	p.10
 Poètes d'ici	 p. 25
Abu Rub Mohammed, <i>Chants d'Exil</i> , La Baconnière, 1990	p. 35
Aubert Claude, <i>Terres de Cendre</i> , Jeune Poésie	p. 30
Bytniewski Danusza, La Bartavelle éditeur	p. 38
Cuénod Jean-Noël, <i>Liens</i> , Editinter	p. 39
Fornerod Ronald, <i>Quelques flammes ont dansé, Suite poétique IV</i> , L'Âge d'Homme	p. 37
Fuchs Jeanine, <i>Ombre et Soleils</i> , J. Grassin ed., Paris-Carnac	p. 33
Haldas Georges, <i>Les Poètes des cahiers du Rhône</i> , La Baconnière, 1956	p. 40
Inard d'Argence Robert, <i>Copeaux de nuit</i> , Ed. de L'Envol	p. 33
Lossier Jean-Georges, <i>Le long Voyage</i> , Ed. L'Âge d'Homme	p. 29
Mouchet Charles, <i>La pensée poétique</i> , L'Âge d'Homme	p. 28
Mützenberger Denise, Col. Ed. Aire, Vevey, lauréate 2000	p. 36
Py Albert, <i>L'Homme rouge et son ombre cheval</i> , Ed. La Baconnière	p. 32
Raymond Marcel, Ed. Rencontre, Lausanne	p. 27
Soutter Michel <i>Pays d'Enfance</i> , Jeune Poésie	p. 31
 Poètes primés	 p. 41
Laudatio par Sylvain Thévoz	p. 43
Cvjetanovic Vesna	p. 45
Fontana Laurent Dominique	p. 47

Textes choisis par
Fanny Mouchet, Alix Parodi et Sylvain Thévoz

AVEC LE SOUTIEN
DE LA
VILLE DE GENÈVE



De  **CARAN d'ACHE**
DES INSTRUMENTS DE QUALITÉ

De **PAYOT**
GENÈVE

© Société Genevoise des Écrivains
Chemin de Roches 21
CP 31
1211 Genève 17